

VOYAGE COMIQUE

DE

JOHN GILPIN

Ce petit poëme, qui jouit depuis longtemps d'une grande popularité en Angleterre est du poëte Cowper.

John Gilpin était un citoyen de crédit et de renom, et de plus capitaine dans la milice bourgeoise de la fameuse ville de Londres.

L'épouse de John Gilpin dit à son cher époux : Nous sommes mariés depuis vingt longues années, et nous n'avons pas eu encore un seul jour de fête.

C'est demain l'anniversaire de notre mariage, nous irons tous ensemble à l'auberge de la Cloche, à Edmonton, dans une voiture à deux chevaux.

Ma sœur, l'enfant de ma sœur, moi et nos trois enfants, nous remplirons toute la voiture : vous nous suivrez à cheval.

Gilpin répondit aussitôt : De tout le sexe féminin je n'admire qu'une seule femme, et cette femme c'est vous, ma très chère : c'est pourquoi il sera fait suivant votre désir.

Je suis un brave marchand drapier, comme tout le monde sait, et mon bon ami le calendrier me prêtera son cheval.

— C'est fort bien dit, répliqua madame Gilpin, et comme le vin est cher à l'auberge, nous y porterons du nôtre qui est clair et d'une belle couleur.

John Gilpin embrassa sa tendre femme, transporté de voir qu'au moment même où elle s'abandonnait à l'attrait du plaisir, elle songeait encore à l'économie.

Le matin vint, la voiture aussi ; mais madame Gilpin ne la laissa pas conduire devant sa porte, de crainte de passer pour fière dans son voisinage.

La voiture s'arrêta donc à trois portes plus loin ; la famille alla la rejoindre ; six personnes, six précieuses âmes y montèrent, et grands et petits s'y entassèrent joyeusement.

Le fouet claqua, les roues tournèrent ; jamais on ne vit gens plus heureux ; les pavés résonnaient bruyamment comme si tout Cheapside eût perdu la tête.

John Gilpin s'approcha de son cheval, saisit la bride flottante, mit le pied dans l'étréquier, et monta, impatient de partir ; mais tout aussitôt il redescendit.

Car à peine eut-il enfourché la selle, prêt à commencer son voyage, que, tournant la tête, il aperçut trois pratiques devant sa boutique.

Vite il mit pied à terre ; car quoiqu'il eût regret de perdre du temps, une perte d'argent lui eût été encore un plus grand crève-cœur.

Une heure s'écoula avant que les pratiques eussent trouvé ce qui leur convenait ; lorsqu'elles eurent fini, Betty descendit l'escalier quatre à quatre en criant : On a oublié le vin !

— Bon dieu ! dit Gilpin, apporte-le-moi, apporte aussi mon ceinturon de cuir et ma fidèle épée, l'épée que je porte quand je vais à l'exercice.

Or madame Gilpin (cette chère âme si prévoyante !) avait préparé deux bonnes bouteilles de grès fort convenables pour transporter saine et fraîche la précieuse liqueur qu'elle aimait.

Chaque bouteille lui avait une anse dans laquelle John Gilpin passa son ceinturon, et il pendit une bouteille de chaque côté de sa personne par respect pour les lois de l'équilibre.

Puis, afin d'être équipé de la tête aux pieds, il jeta bravement par-dessus le tout son grand manteau rouge, bien brossé et resplendissant.

Une seconde fois il monta sur son généreux coursier, qui avança d'abord lentement sur les pavés, d'un pas grave et prudent.

Mais bientôt, sentant sous ses pieds bien ferrés un chemin plus facile, l'animal commença à se trotter en hennissant, et Gilpin sauta sur sa selle.

— Là, là, tout doux ! cria Gilpin ; mais Gilpin cria en vain : le trot se changea bientôt en galop, en dépit de la bride et du bridon.

Lors, se penchant en avant, comme on est bien forcé de faire quand on ne peut pas se tenir droit, John Gilpin saisit à deux mains la crinière, et s'y cramponna de toutes ses forces.

Le cheval de John Gilpin, qui ne s'était jamais senti monté de pareille sorte, comprenait de moins en moins ce qu'il avait sur le dos.

Et Gilpin, bien malgré lui, galopait si furieusement, que son chapeau et sa perruque ne purent le suivre. Il n'imaginait guère, en sortant de chez lui, qu'il ferait en public une si sottise figure.

Le vent soufflait ; le manteau rouge flottait et se jouait dans l'air comme un brillant étendard ; mais à la fin agrafes et boutons cédèrent, et le noble manteau roula sur la poussière.

Alors tous les passants purent voir distinctement les deux bouteilles de grès pendues au ceinturon de Gilpin, et s'agitant comme deux battants de cloche à ses côtés.

Les chiens aboyaient, les enfants hurlaient, les fenêtres s'ouvraient, et les gens criaient Bravo ! de toute la force de leurs poumons.

Gilpin galopait toujours... Gilpin en personne ! Le bruit de sa course se répandit aux alentours, et chacun l'expliqua à sa guise. — C'est une affaire de conséquence, disaient les uns. — C'est un pari, disaient les autres, un pari de mille livres sterling !

Et du plus loin qu'on l'apercevait, c'était merveille de voir avec quel empressement les préposés aux péages ouvraient leurs barrières toutes grandes.

Et voici que, comme il penchait de plus en

plus sa tête inondée de sueur sur le cou du cheval, les deux bouteilles de grès se heurtèrent derrière lui et tout à coup se brisèrent.

Le vin ruissela sur la route, triste spectacle ! et les flancs du cheval, baignés de la liqueur précieuse, exhalèrent dans les airs une odorante vapeur.

Mais le ceinturon de cuir donnait encore à Gilpin un certain air d'importance ; et l'on se montrait avec surprise les deux goulots de bouteille pendillant à ses côtés.

Ce fut dans cet étrange équipage qu'il traversa le joyeux Islington, et que bientôt il se trouva au milieu des marais du gracieux Edmonton.

Et, sur son passage, il faisait jaillir l'eau et la boue de tous côtés, comme un balai qui tourne ou comme une oie qui prends ses ébats.

A Edmonton, son aimable femme l'attendait impatiemment sur le balcon de l'auberge ; elle regardait au loin, et elle fut bien émerveillée quand elle vit son tendre époux galoper si fort.

— Arrête, arrête, John Gilpin ! c'est ici l'auberge. — Arrêtez ! cria toute la bande ; le dîner est servi, et nous avons faim. — Et moi donc, murmura Gilpin.

Mais son cheval n'était pas le moins du monde disposé à s'arrêter. Pourquoi cela ? Je vais vous le dire. Parce que son maître, le calendrier, avait une maison de campagne à dix milles plus loin, au joli hameau de Ware.

Semblable à la flèche rapide décochée par un archer robuste, le cheval poursuivit sa course.

Et Gilpin haletant, Gilpin maudissant son sort, fendit les airs jusqu'à ce que le cheval, arrivé devant la porte du calendrier, s'arrêta tout à coup.

Le calendrier, étonné de voir son voisin dans un si singulier costume, ôta sa pipe de sa bouche, accourut à la porte du jardin, et lui tint ce discours :

— Quelles nouvelles, quelles nouvelles apportez-vous ? Parlez, parlez, au nom du ciel ! Pourquoi êtes-vous sans perruque, ou plutôt pourquoi êtes-vous venu ?

Or Gilpin était d'un caractère jovial, et il aimait à l'occasion la bonne plaisanterie. C'est pourquoi il répondit au calendrier de cette agréable manière :

— Je suis venu, mon cher voisin, parce que votre cheval a voulu venir, et j'espère bien que ma perruque et mon chapeau ne tarderont pas à arriver, car ils sont en route.

Le calendrier, charmé de voir son ami en si belle humeur, rentra au logis sans lui répondre.

Et il reparut bientôt avec une perruque à longues boucles flottantes, et avec un chapeau qui, pour être tout à fait usé, n'en était pas moins un chapeau ; l'un et l'autre, du reste, fort bien dans leur genre.

Il les agita en l'air, et voulant à son tour montrer la gentillesse de son esprit, il dit : — Votre tête est deux fois moins grosse que la mienne ; elle entrera parfaitement dans ma perruque et dans mon chapeau.

Mais souffrez d'abord que j'essuie la poussière et la boue qui couvrent votre visage. Reposez-vous un moment, et mangez un morceau ; vous devez avoir faim.

John répondit : — C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage. Qu'en dirait le monde si ma femme dinait à Edmonton tandis que je dînerais à Ware ?

Puis il se tourna vers son coursier, et se hissant sur son dos, lui adressa ces paroles : — J'ai hâte d'aller dîner. C'est pour ton plaisir que je suis venu ici : retourne à Edmonton pour le mien.

Ah ! funestes paroles ! forfanterie qui coûta cher à son auteur ! A peine avait-il parlé, qu'un âne, qui brouait dans un pré voisin, fit retentir les échos de sa voix sonore.

A ce son éclatant, le cheval, comme s'il eût entendu mugir un lion, hennit, bondit et reprit son galop infernal, tout comme devant.

Et Gilpin fut de nouveau emporté, et le chapeau et la perruque s'envolèrent encore plus vite que la première fois. Pourquoi ? parce que le calendrier avait la tête trop grosse.

Or, lorsque mistress Gilpin vit son mari revenir, courant toujours la poste, et allant au diable, elle sortit de sa poche une demi-couronne.

Et elle dit au jeune postillon qui l'avait conduite à la Cloche : — Voici pour toi, si tu m'amènes ici mon mari sain et sauf.

Le jeune postillon sauta sur son cheval, et se trouva en quelques secondes en face de John qui arrivait ventre à terre. D'une main hardie il voulut saisir la bride.

Mais, malgré toute son adresse et tout son désir, il ne saisit rien, et ne réussit qu'à effrayer davantage le cheval effrayé et à le faire courir plus vite.

Gilpin continua donc son galop, et le cheval du postillon galopa à sa suite, libre et heureux de n'avoir plus à trainer deux roues derrière lui.

Six cavaliers qui étaient sur la route, voyant Gilpin fuir si vite et le postillon le poursuivre de si près, se mirent à le huer et à s'écrier :

— Au voleur ! au voleur ! Arrêtez le voleur de grand chemin ! C'était à qui crierait le plus fort. Et tous ceux qui passaient à pied ou à cheval se joignirent à eux et poursuivirent John Gilpin.

Et les barrières s'ouvrirent de nouveau devant Gilpin, les employés étant de plus en plus convaincus qu'il s'agissait d'une course.

Et c'était bien une course en effet, une course où Gilpin fut vainqueur ; car il arriva le premier à la ville, et il ne s'arrêta qu'à l'endroit même d'où il était parti.

Et chantons maintenant : Vive le roi ! et vive Gilpin ! et la première fois qu'il montera à cheval, puisse-je être là pour le voir !

(Almanach des Enfants pour 1886... 15 cts)

ELEVATIONS

SUR LA

VIE ET LA DOCTRINE DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

PAR

Mgr CHARLES GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON, ANCIEN AUXILIAIRE DE SON ÉMINENCE
LE CARDINAL PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS

2 forts volumes in-8 de XXXII-508-478 pages.....Prix franco \$3.00

Cet ouvrage a été honoré du Bref ci dessous :

BREF DE SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

A SA GRANDEUR Mgr CHARLES GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON, ANCIEN AUXILIAIRE DU CARDINAL PIE.

LÉON P. P. XIII.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Puisque votre cœur s'est échauffé dans la prière et que du feu a jailli de vos méditations, vénérable Frère, vous ne pouviez assurément rien faire de plus utile et de mieux en rapport avec votre charge que de produire au dehors ces ardeurs conçues au dedans, vous efforçant de les faire partager par plusieurs. Vous aviez au reste dans le sujet choisi par vous pour vos méditations un moyen tout à fait approprié à votre but. Vous teniez fixé, en effet, le regard de votre intelligence sur Jésus-Christ, source vive de la charité, lequel s'étant fait lui-même notre salut et notre rédemption, est venu apporter ce feu sacré sur la terre ; vous avez en outre considéré les diverses parties de sa vie, approfondi chacune de ses œuvres, chacun de ses enseignements et celles de ses paroles d'où s'exhale la plus vive charité. Or, mettant ces choses sous les yeux de vos lecteurs, les éclairant par des explications théologiques, les vivifiant par ces aspirations ferventes qui en sont le fruit naturel, vous deviez tout droit et comme inévitablement jeter dans le cœur de ceux qui étudieraient vos volumes les étincelles d'amour qui s'échappent de ce foyer.

C'est pourquoi nous avons reçu avec le plus grand plaisir ce nouveau travail de vos *Elevations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que vous nous avez offert avec vos précédents ouvrages recommandés à si juste titre par notre prédécesseur de sainte mémoire, et nous augurons que ce dernier n'aura pas moins de succès que les autres. Bien des âmes ont sans doute trouvé du profit dans ces *Conférences* adressées aux mères de famille et qui ont été éditées par deux fois après que vous les aviez prêchées dans l'enceinte du temple. Il en faut dire autant de vos *Traité*s écrits pour les religieux sur *Les vertus chrétiennes*, et dont sept éditions consécutives ont à peine satisfait le besoin pressé des fidèles. Nous avons la confiance que le même sort attend ces *Elevations* rédigées d'abord à l'état de notes pour votre propre usage, mais que, cédant ensuite aux sages avis de pieux conseillers, vous avez livrées au public, pour le grand avantage des âmes d'élite.

Vous l'avez en effet justement remarqué : le caractère de cette lutte générale et violente engagée aujourd'hui entre le bien et le mal, le sentiment si amer que produit dans les cœurs l'absence d'une charité que l'on semble vouloir bannir de partout ici-bas deviendront peut-être, pour beaucoup d'âmes fatiguées de poursuivre vainement une félicité mensongère, le principe d'une plus favorable disposition à accueillir en elles la splendeur de la vérité, que vous leur présentez hardiment, comme aussi à goûter la consolation de l'amour dont cette vérité est la source ; de telle sorte que, même sans l'avoir prévu ni voulu, elles se sentiront atteintes par quelques étincelles du feu céleste.

Nous demandons surtout que votre ouvrage produise ce bien, souhaitant toutefois d'un désir plus grand encore que, grâce à lui, celui qui est saint devienne encore plus saint.

En attendant, nous vous accordons très affectueusement, comme gage de la faveur divine et en signe de notre particulière bienveillance et de notre gratitude, Vénérable Frère, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le sixième jour d'octobre de l'an 1879, seconde année de notre Pontificat.

LÉON P. P. XIII.

LE CHANT DE LA MARSEILLAISE

SON VÉRITABLE AUTEUR

AVEC FAC-SIMILÉ ORIGINAL DU MANUSCRIT

PAR

ARTHUR LOTH

1 vol. grand in-8 de 99 pages, caractères elzéviriens.....Prix franco \$1.13

Eh bien oui, voilà près d'un siècle que tout le monde croit que Rouget de Lisle est l'auteur du chant de la Marseillaise !

ERREUR ! c'est M. Arthur Loth, l'un des rédacteurs de *l'Univers*, qui le prouve, documents en mains. Non seulement il le prouve, mais il donne même tout au long, le nom du véritable auteur. Ce morceau original qui a donné naissance à la *Marseillaise* est écrit en do, à deux temps, mouvement *allegro*. Quand on chante cela, vraiment, n'était-ce que les paroles, on croit chanter cette *Marseillaise* que ces bons républicains vocifèrent et hurlent plus ou moins faussement, dans tous les tons, depuis près de 100 ans.

Ce fac-similé musical seul, qui est le pivot de toute la question, doit valoir, aux yeux de tous les amateurs de musique, plus que le prix du volume même.

VOICI LES CHAPITRES DE L'OUVRAGE :

- I. LA LÉGENDE DE LA MARSEILLAISE.
- II. ROUGET DE LISLE ET LA MARSEILLAISE.
- III. LA MARSEILLAISE ANONYME.
- IV. HISTOIRE DE LA CONTESTATION.
- V. LE PROCÈS FÉTIS.
- VI. LE MANUSCRIT DE L'« ESTHER ».
- VII. GRISONS, MAÎTRE DE CHAPELLE A ST.-OMER.
- VIII. OBJECTIONS.—CONCLUSION.